JAB 1000 Lausanne 9
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

97-98

20 septembre 2003
paraît six fois par an
dix-septième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Lexicographique lémanique

/kɛl ʃni !/

«Fédéraliste dans l'âme, mais consciente à la fois du "chenil" des compétences et des faiblesses des cantons face aux grands défis auxquels ils sont confrontés, j'ai cherché en permanence de nouvelles formes de "fédéralisme coopératif".»
Ruth Dreifuss, «Bilan, Compte Rendu, Une décennie de travail au Conseil fédéral», in *Domaine Public*, n° 1541, 13 décembre 2002, p. 4 ou «Éclairage, Une décennie au Conseil fédéral, le bilan personnel de Ruth Dreifuss», in *Le Temps*, n° 1451, mercredi 18 décembre 2002, p. 10

«Jetez aux ordures ménagères, en sac ou en conteneur, le petit chenit incinérable (en particulier les puzzles, jeux de société, jouets en plastique, etc.)»
Directive municipale sur la gestion des déchets, in *Calendrier 2003 des ramassages différenciés des déchets ménagers*, Lausanne, 2002, p. 4

«C'est que j'espère que Georges, avec le chenis qu'il y a, il arrive pas à trouver le papier avec la mine et qu'il peut pas se mettre à rire, quand il voit pendant que j'écris comment les mots tordus viennent.»
Noëlle Revaz, *Rapport aux bêtes*, Gallimard, 2002, p. 98

LES trois plus grandes autorités morales de l'arc lémanique, la Genevoise Ruth Dreifuss dans une feuille rose éditée à Lausanne, l'administration verte du syndic vaudois de Lausanne Daniel Brélaz et la Valaisanne Noëlle Revaz qui vit, selon la notice de la collection blanche, à Lausanne, n'ont pas réussi à harmoniser l'orthographe de l'un des mots les plus chers de notre patrimoine.

Dreifuss/Brélaz/Revaz : il n'y a donc pas de majorité rose-verte-blanche autour du chen(i)(l)(t). L'affaire est troublante.

Chenil

Les dictionnaires s'accordent à voir en ce mot lorsqu'il est utilisé dans notre français de Suisse et prononcé /ʃni/ un désordre, une situation embrouillée et mauvaise. En ce sens il s'orthographie *chenil* avec un l muet.

Ruth Dreifuss aurait pu en la matière être meilleure élève que Daniel Brélaz et Noëlle Revaz, si elle n'avait malencontreusement mis ce mot entre guillemets. Ces inutiles guillemets de distance signifient un abus de langage, voire une impropriété. Elle croit ainsi rendre plus digeste un mot qui lui paraît malheureux mais qu'elle n'a pas su mieux accommoder. Ruth Dreifuss se trompe : le chenil n'est pas un abus mais un sens figuré relevé par les dictionnaires.

On remarquera en passant la muflerie de *Le Temps* qui a raccourci de titre donné par *Domaine Public* : «Une décennie de travail au Conseil fédéral» devenant «Une décennie au Conseil fédéral».

Chenit

L'administration de Daniel Brélaz se laisse influencer par l'orthographe de la commune de Le Chenit (cf. Brassus, Orient, Sentier) dont les Tsenoillets sont les habitants. Ils n'ont pas forcément à rougir d'être ainsi comptés parmi les ordures, puisqu'il est précisé que ce petit chenit est fait d'éléments non putrescibles et noblement socio-pédagogiques : puzzles et jeux de société. (Il existe une édition spéciale lausannoise du Monopoly qui commence à l'avenue Vinet avec la Clinique de la Source à frs 1200.– et va jusqu'à la Place Saint-François chez Olivier François Ausoni à frs 8000.– On remarquera que ce jeu n'est pas entièrement compostable, boite en carton, fiches en papier, sachet en coton, pions en métal, hôtels en plastique ; seul le banquier est complètement recyclable et peut se rendre sans passer par le *start* directement à Saint-Gingolph pour préparer la fondue.)

Chenis

L'erreur de Noëlle Revaz est inexcusable. Que sous les doigts de cette latiniste, le chenil devienne le chenis et que cette faute échappe aux intrépides correcteurs parisiens démontre un mépris total de la culture vaudoise. On écrit l'abattis, l'acquis, le treillis, le caillebotis, le clapotis, le ramassis, le vernis, le vasouillis, mais ce n'est pas une raison d'écrire le chenis, bordel ! D'autant plus que le l muet de chenil n'est pas une exception en français. On compte dans la même famille fusil, gentil, fournil, coutil, grémil et comme mots à deux prononciations possibles ou fautives le fenil, le persil, dont on ne doit prononcer le l que pour désigner la coriandre comme persil arabe, et le sourcil qu'on est fort marri d'avoir froncé ici.

P. P.

Notre nouveau supplément tout en couleurs à découper soi-même :

Voir pages 5 à 12

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 465
1000 Lausanne 9
•
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
•
Abonnement :
Frs 25.–
au CCP 10–22094–5
Prix au numéro :
Suisse : 4.35 francs
Europe hors zone franc : 2.90 €
Collaborèrent à ce numéro :
Jean-Frédéric Bonzon
Anne Bourquin Büchi
Charles Chopin
Théo Dufilo
Helga Kostoglotov
Gil Meyer
Henry Meyer
Claude Pahud
Vivette Perret
Paul Petchi
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gamay
Laurent Sambo
Cédric Suillot
Marcelin Switch
Jean-Pierre Tabin
Monique Théraulaz
Philippa Von
Maude Zart

«Récemment, la presse a publié les aveux de Chaim Nissim, membre des Verts genevois, qui a déclaré être l'auteur de l'attentat perpétré contre la centrale nucléaire de Creys-Malville. Cette révélation a fait l'effet d'une bombe dans le milieu politique.»
Grüne/Les Verts/I Verdi, communiqué du 22 mai 2003, à 14h09

«Ainsi, cette salade aux magrets fumés ressemble à une salade toute simple, bonne, avec quelques tranches de magret fumé.»
Commentaire anonyme, au sujet de l'Auberge du Chasseur à Essertines-sur-Rolle, in *Coup de Fourchette*, éd. 2003-2004, p. 81

«J'en cite quelques-unes, qui ne sont pas toutes exhaustives.»
Jacqueline Maurer-Mayor présentant quelques mesures du programme de législature proposé par le Conseil d'Etat vaudois, lors de l'Assemblée générale annuelle de la Chambre Vaudoise du Commerce et de l'Industrie, 9 avril 2003

«L'artillerie, mal adaptée aux missions humanitaires et de promotion de la paix, vit une crise de confiance et de budgets.»
Alexandre Vautravers, capitaine de son état et chroniqueur de circonstance à la télé, in *Revue Militaire Suisse*, avril 2003, p. 57

«Moi, j'ai tendance quand même à dire ce que je pense et à penser ce que je peux dire.»
Gérard Tschopp, directeur de la Radio suisse romande, supra RSR1-La Première, 23 juin 2003, vers 19h00

«C'est pas du tout pour exhiber notre culture, mais est-ce qu'on peut un petit peu situer un peu la situation de l'Europe en 450 ? Parce que c'est très loin, c'est de la science-fiction pour nous, aujourd'hui.»
Lidia Gabor, animatrice intemporelle, supra RSR1-La Première, 4 juin 2003, vers 10h00

«Quand on se trouve face à des difficultés pareilles, est-ce que ça a un sens de gonfler à l'hélium des canards boiteux ?»
Jacques-Simon Eggli, conseiller national libéral, supra RSR1-La Première, 24 juin 2003, vers 12h45

«Nous avions certes accepté qu'il y ait un côté fiction dans cet ouvrage, mais nous ne pouvons accepter que des faits réels survenus à Ayent soient totalement déformés. Ainsi pour ne citer qu'un exemple, lorsqu'une noyade dans le lac devient sous la plume de Bender, un assassinat sur le glacier du Wildhorn, ce n'est plus de la fiction mais un mensonge.»
Martial Aymon, président de commune, in *Le Nouvelliste*, 25 avril 2003

«Et en dépit de son côté joueur de poker, Bush Jr. vient de démontrer qu'il n'avance pas ses pions sans une longue et minutieuse préparation.»
Pascal Baeriswyl, joueur invétéré, in *Le Courrier*, 16 avril 2003

Entreprenants performeurs

Les mauvaises langues traiteront ses propos d'osés

SUR LE GRIL
André Dosé
PATRON DE SWISS
▶ Depuis l'an dernier, il nous semble que vous êtes devenu plus dur.
▷ Vu que la situation est plus tendue, je suis devenu plus dur.
▶ Assez dur? Philipp Stähelin, président du PDC, a critiqué la mollesse de la direction cette semaine.
▷ Qu'il vienne diriger la maison...

Feu *Dimanche.ch*, printemps ou début de l'été 2003

(Publicité)

Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10 % aux étudiants et de 5 % à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax : 625 52 34 / E-mail : basta@vtx.ch
Ouvertures : LU 13h30-18h30,
MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Courrier des lecteurs

Pétition

Depuis que vous avez viré Mme Maude Zart, qui était une vraie plume, pour des motifs lâches et iniques, la qualité rédactionnelle de votre bimestriel s'en ressent. On s'ennuie ! Je demande donc qu'elle soit immédiatement réintégrée dans vos colonnes. Vous verrez, vous serez contents.

Emily Pritt-Stift, lectrice, à Granges-de-Vesin

Réorientation

C'est par un incroyable concours de circonstances que je tombai sur le dernier numéro de votre fanzine. Lors d'une grillade-party réunissant toute la famille au Gibloux, mon petit neveu, 12 ans, déballa ses cervelas et jeta le papier par terre. Habitué à assumer le rôle d'adulte autoritaire, ce que plus personne ne fait depuis belle lurette (mais c'est heureusement en train de changer grâce aux articles de fond de *Construire* et *Coopération*), je lui intimai de le ramasser. Ce garnement me tira la langue et partit se cacher dans la forêt. Je ramassai le détritus et une phrase me sauta aux yeux : *«...une force surnaturelle s'est emparée du Selecta pour aider le Pays de Vaud dans son impossible et inhumaine mission d'orientation des élèves.»* Il faut dire que je suis directeur d'établissement secondaire vaudois et que ce sujet me tient tout particulièrement à cœur. Je lus tout l'article, puis m'achetai le livre en question, *Les maîtres de l'orientation*. Une révélation. En tant que directeur d'établissement vaudois, je commandai aussitôt une dizaine de Selecta, ce qui, à la dernière conférence des maîtres, me fit obtenir les vivats de la foule. Et c'est très confiants que nous commençons l'année scolaire 2003-2004.
Merci !

Julius Ragusson, directeur d'établissement secondaire, à Allamand

Lettre précaniculaire

Les allées du parc reverdissent… et «oops», comme dirait une chanteuse à la mode, «I did it again» : je ne peux pas m'empêcher, lorsqu'arrive le printemps et que les merles nous emmerdent trop tôt le matin, de me languir de mon géographe d'ex, et de lui rendre hommage en mimant son style de poète local. Alors je le fais : «Les allées du parc reverdissent, et loin s'en faut que la politique municipale fasse de même ; allons courir sous les marronniers et chanter le charmant "picoulet du doigt du doigt – picoulet des deux doigts des deux doigts des deux doigts".»
Pas à dire, il n'est pas très bon, et mon imitation en souffre.

Maud Mépfer-Kenzo, connue de la rédaction, mi-mars

Réd. : Oui, nous avons pris un peu de retard dans la publication de notre abondant courrier des lecteurs.

Quelle saison sommes-nous, au juste ?

Alors, les petits loups, vous avez compris à quoi sert le raisin ? À presser durement le moût. Puis, après beaucoup d'opérations chimiques mystérieuses, arrive cette merveille de l'industrieuse nature humaine, au goût de banane et de violette : le Beaujolais nouveau, qui très prochainement va pouvoir être fabriqué toute l'année indépendamment de la date des vendanges, et peut-être même de l'existence des raisins.
Vous avez raison de vous émerveiller. C'est-y pas merveilleux ?

Jean-Marie Grichazet, Lopin-et-Parchet, Marne Maritime

Réd. : c'est à titre expérimental, et après une âpre et arrosée discussion en séance de rédaction, que nous avons accepté de publier ce courrier. En France voisine, un journaliste a été poursuivi en justice pour moins que cela.

Lettre diagonale

Alors je ne suis pas spécialement féministe, mais lire d'une part une présentation embrouillée, sous la plume de Fafa, qui fait comme si Mimi était sa meilleure copine, et comme s'il y avait une seule raison valable sous le soleil exactement de larguer Théo plutôt que l'autre, le monstre, apprendre d'autre part qu'Évelyne a copié le look de Prunelle pour chiper Maude à Jean-Jérôme alors que tout le monde sait qu'elle brûle d'envie de se refaire Bertrand, alors là je trouve que vous êtes vraiment trop mongols.
Et du coup, mais sans rire, j'ai envie de faire comme les fameux héros ou prophètes ou rois de la Bible, me couvrir la tête d'un sac de jute, puis de cendres. À moins que ce soit dans l'ordre inverse.

Lotte P., d'un caisson isobare

Réd. : Là aussi, le comité a longuement discuté de la nécessité de publier cette lettre, en provenance d'une correspondante évidemment connue de la rédaction ; résultat des délibérations : la lettre est publiée, mais accompagnée du commentaire suivant : «Elle aussi en a vu d'autres, mais a de la peine avec celle-là.»

Rentrée scolaire et politique

Les caricatures ayant aisément pris la première place dans l'actualité genevoise, vaudoise et lémanique, je suggère à votre nouveau dessinateur fétiche de faire ses offres à Madame la Ministre de la République et Canton du Jura, qui a quelques enseignants à distraire. Même en les divertissant avec les cabrioles et galipettes automobilistiques d'un ancien du parti unique, on n'arrive plus à en faire façon. Il faut absolument trouver autre chose, Jura Pays Ouvert et compagnie, ça a fait son temps.

Anita Shawne Kohleroth, Les Enfers

Chronique de l'excitation lexicale

Minute métonymique

Qui voudra bien, s'il vous plaît, accomplir pour moi une mission de bons offices entre hier et aujourd'hui ? À l'époque où je n'étais bon à rien ou presque, je lui avais fait bon accueil, mais il faut le reconnaître : la chanson de bon ton rose bonbon qui nous assurait que : *«Le couple moribond se lèvera d'un bond / Armé d'amour, jusqu'aux dents»*, c'est du passé ; le bon mot militaire n'est pas utilisé à bonne enseigne ! Ah, le bon apôtre, il aurait encore pu moduler sur le «bon pour le service», tant qu'il y était ! Mêler les bons usages guerrier et passionnel, c'est le meilleur moyen de ne pas arriver à bon port.

Revenons à moi. Avec cette vision de l'amour, je me suis retrouvé bon pour le compte. C'était le bon temps, comme on dit mal à propos, et je m'en donnais un peu en vivant en bonne intelligence avec une bonne femme qui m'avait à la bonne, qui sentait bon, et qui était très portée sur la chiromancie et la bonne aventure. Elle ne se prononçait que très rarement à bon escient, mais, je l'avoue, j'avais sauté sur la bonne occase sans savoir séparer le bon grain de l'ivraie, et sans me rendre compte que le bon air et les bonnes manières ne suffisent pas à faire les bons amis. Pour la bonne bouche, je me couchais de bonne heure, avec une bonne cuite plus souvent qu'avec elle – bref, rien que de très peu approprié pour garder bon pied bon œil. Enfin, après avoir composé bon gré mal gré avec toutes ces bonnes étoiles, j'y mis bon ordre, mais cela avait duré un bon bout de temps – une bonne moitié de ma vie post-adolescente, pas moins.

Après avoir tenu bon, bon prince bon enfant bonne pâte bonne pomme, après avoir sans succès tenté de prendre les choses du bon côté, après encore quelques autres bons partis, je pris celui, fort bon marché, d'en prendre le mien et de m'en aller pour de bon en me rappelant les bonnes leçons que j'avais apprises. Je vous le dis en bon français, et avec La Rochefoucauld : *«Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux.»* L'amour nous joue bon nombre de tours, qui ne sont pas tous bons. Autant leur faire bon visage, mais le tenir à distance pour s'en sortir à bon compte. Chercher témoignage de sa bonne fortune à la fois dans le ciel, dans des arsenaux et dans un lit, ce n'est pas bon signe, je vous le garantis. Autant être bon vivant que bon comme le pain.

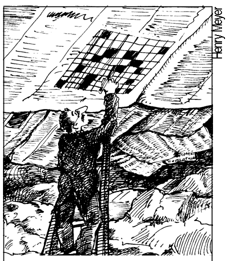
À quelque chose –mais ce n'est pas grand-chose– malheur est bon. Depuis lors, chaque fois que je vais au bistrot, je choisis une bonne table, j'évite soigneusement les juke-boxes, je fais bonne mine à Josette la serveuse et pour faire bonne mesure je laisse en partant une bonne main royale, en me disant que je remplace ainsi un bon augure par un autre. Bon, je sais qu'il y aurait mieux à faire, mais comme je n'ai pas d'autre bon ange que moi, j'en suis réduit à confondre mon bon plaisir avec le bon sens. Usez de mon conseil comme bon vous semble, mais à mon tour d'en recevoir : s'il vous plaît, à votre bon cœur, quelqu'un de bonne volonté ?

T. D.

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Présenté dans notre dernière édition, le «roman pessimiste» *Les maîtres de l'orientation,* prétendument paru chez Campiche, était un faux manifeste, de même que le courrier des lecteurs à son sujet, que nous publions ci-contre.



Solution des mots croisés de la page 15

De gauche à droite
1. athlétisme – 2. troubadour – 3. Lille – EM (me) – 4. aplani – ATD – 5. NSA (ans) – enflai – 6. N.B. – gai – 7. iodée – veau – 8. quart-monde – 9. urinoir – se – 10. essentiels.

De haut en bas
1. Atlantique – 2. tripsours – 3. Hollandais – 4. Lula – Berne – 5. ébène – Eton – 6. ta – ING (gin) – mit – 7. ide – favori – 8. Somalien – 9. mu – ta – ADSL – 10. éradiquées.

LES ÉLUS LUS (LXVII)

École romande

Expression écrite

Ils sont assis à la terrasse d'un café de Rolle.

ELLE — Maintenant qu'on s'est mis d'accord sur le fond, il s'agit de mettre en forme.

LUI — De mettre les formes, oui. Et chacun sa version. Faut pas qu'ils se doutent qu'on est complices. Qu'est-ce que tu proposes pour «Si c'est le seul moyen pour qu'on nous foute la paix… » ?

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

ELLE *(réfléchit, puis d'un trait :)* — «Le but étant de trouver un vrai consensus qui permette d'en finir avec ce débat et de rendre à l'école sa sécurité… »*

LUI — Bien enrobé. Je vais donc faire plus sobre. *(Il réfléchit un peu, puis il assène :)* «S'il faut des notes, nous recourrons aux notes… »**

ELLE — Parfait, personne ne pensera qu'on a travaillé ensemble. Bon, passons à la suite : «Mais faut pas croire qu'on va tout foutre en l'air pour autant… »

LUI — À mon tour de faire compliqué : «Mais le caractère formateur et certificateur de l'évaluation doit rester prépondérant»**

ELLE — Bon, alors je dois faire facile : «sécurité… qu'elle ne retrouvera pas avec un simple retour aux notes»*

LUI — Et la fin : «On va sauver les meubles ! » Ça, c'est un peu plus compliqué.

ELLE — Et si on mettait un proverbe ? Ça coûte rien et ça fait bien dans le paysage. Faudrait pas oublier qu'on est aussi des ministres de la culture…

LUI — Bonne idée. «Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse» correspond pas mal à la situation. Non ?

ELLE — Non. Ils imagineraient qu'on est prêts à démissionner en cas de désaveu. Je te rappelle qu'il faut au moins deux législatures pour une retraite complète. Et puis il vaut mieux ne pas prêter le flanc à l'ironie facile !

LUI — Attends, j'en ai un bon. Comment ça va déjà ? euh…, j'y suis : «Il ne faut pas jeter le bébé après la cognée». Non, c'est pas ça. «Il ne faut pas jeter l'eau du bain avec le manche», «Il ne faut pas… »

ELLE — «… jeter l'enfant avec l'eau du bain»*

LUI — Oui c'est bien ça, maintenant je me souviens, mais c'est «… **le bébé** avec l'eau du bain»**

ELLE — Moi je mets «l'enfant» !

LUI — Moi je mets «le bébé» !

Elle recopie son texte, le glisse dans une enveloppe adressée à Laurent Busslinger à la rédaction du Temps.

Il recopie son texte et l'envoie à Stéphane Bussard à la rédaction du Temps.

Expression orale

Vous avez rencontré cet enseignant français dans un camping. L'Éducation nationale par-ci, l'Éducation nationale par-là, vous en avez marre. Un bon moyen pour vous en débarrasser : expliquez-lui l'École romande. Inspirez-vous du petit résumé qui suit.

- Il y a sept cantons où l'on parle français : quatre cantons romands, deux cantons avec majorité romande, un canton avec minorité romande.
- Il y a sept systèmes scolaires différents qui dépendent de sept ministères dont trois s'appellent Département de l'instruction publique, deux : Département de l'éducation et un : Département de la formation.
- À leur tête, des ministres dont un seul, en l'occurrence une seule, est ministre, les autres sont des conseillers ou conseillères d'État.
- Parmi les sept ministres, cinq portent le titre de chef ou cheffe de Département, et deux de directeur ou directrice de Département.

Vous l'achèverez en lui montrant l'orthographe féminisante «cheffe», qui n'est employée qu'en Suisse.

M. R.-G

*) Interview d'Anne-Catherine Lyon, «L'école vaudoise retrouve un rythme de croisière», *Le Temps,* 20 août 2003

**) Interview de Charles Beer, «La note cristallise les crispations de la société», *Le Temps,* 19 août 2003

Fables (?) érotiques

PAUL Theroux est attachant. Que l'on lise ses récits de voyage ou ses romans, on se sent attiré par lui, ou plutôt par le narrateur. Une de ses grandes qualités littéraires est précisément que l'on a de la peine à distinguer le narrateur de l'auteur. L'un comme l'autre pratiquent l'autodérision, l'introspection distancée, l'humour noir et l'observation participante. On finit donc par se demander si ce Londres-Tokyo (et retour) n'a pas été fait en chambre et si le subtil érotisme qui trouble l'atmosphère de *Hotel Honolulu* ne s'inviterait pas si l'on venait à rencontrer l'auteur en chair et en os.

Sa dernière livraison est une série de nouvelles qui constituent une sorte de *Bildungsroman* d'un érotisme réjouissant. Tout joue sur le souvenir. À soixante ans, dit l'auteur/narrateur, je peux bien raconter mon histoire. Pourquoi continuer à cacher, alors qu'il n'y a plus rien à cacher.

Voici donc le voyage en Sicile d'un jeune Zétazunien désargenté, mais avide de la vie des autres. S'arrêtant dans un palace de Taormina, juste pour boire un verre, il remarque un couple manifestement richissime. L'homme semble lire dans son esprit en l'invitant à passer une nuit à ses frais à l'hôtel. Il pose ensuite ses conditions : séduire la femme qui l'accompagne. Tentatives, rejets, acceptation et débauche sur les coussins de la suite de la comtesse allemande (*«Whatever you do, I beg you, don't open the drawer of my dresser and find the dog collar and the leash. If you do I will have to wear it and you will treat me like a dog and force me to lick you and get me on my hands and knees and take me from behind like a mastiff.»*) tout ceci avec la bénédiction de son compagnon, qui n'est pas son mari (ce serait trop simple). Faux semblants de la séduction, qui s'inversent au retour du narrateur sexagénaire dans le même palace, pour une autre rencontre…

Mémoire, imaginaire

Souvenirs d'enfance : dormir seul sous tente, au fonds du jardin familial ; résister aux sarcasmes parternels ; recevoir les visites pas tout à fait innocentes de la petite voisine qui a juste trois ans de plus ; prendre une méchante rouste lorsque cela s'apprend.

Souvenirs d'enfance : découvrir au milieu du salon de la maison de son meilleur ami un homme nu comme un ver ; le prendre pour le père du copain ; se rendre compte peu après que c'est l'amant de la mère et que le père est un minable désespéré.

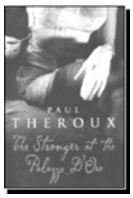
Souvenirs d'enfance : pister, avec les ressources apprises aux scouts catholiques, l'agresseur (réel ? présumé ?) d'un copain protestant ; retrouver la voiture bleue où ce moustachu l'a forcé et où il est en train de s'occuper d'un autre garçon ; jeter des briques contre le pare-brise, attacher une corde au pare-chocs, enfoncer une patate dans le pot d'échappement ; découvrir que l'agresseur est le bon prêtre qui vient sermonner les scouts catholiques sur les vertus de l'abstinence.

En Afrique du sud, voici la fable cruelle de la domination progressive qu'impose une institutrice noire et manchote à un grand propriétaire terrien blanc (pléonasme ?). Tentation, séduction et anéantissement social terminal.

À Hawaï, le trouble jeu de doubles qu'une mère et sa fille adulte imposent à l'avocat d'affaire brillantissime et retraité chez qui elles font ensemble le ménage. Il les suit dans leur virée annuelle à Las Vegas. Il tente de séduire la fille (*«What about a massage»*). Il se retrouve face à la mère, qui l'interroge comme un avocat de la partie adverse. Il plaque tout et file à Hawaï la queue entre les jambes. À leur retour, mère et fille reprennent leurs tâches ménagères, jusqu'à ce que la mère lui mette les yeux en face des trous. Il l'accompagnera désormais chaque année à Las Vegas, perdre des sous dans les machines le jour et se faire péter des lotus la nuit, et ceci jusqu'à sa mort, six ans plus tard.

Essayer Theroux, érotique ou non, fiction ou récit, c'est l'adopter ! Osez, osez !

H. K



Paul Theroux
The Stranger at the Palazzo d'Oro
Hamish Hamilton, 2003, 246 p., Frs 29.80

Rappel au désordre

YLIPE, de son vrai nom Philippe Labarthe, écrivain et peintre, est mort en mars dernier d'un cancer des poumons : *«Mon dernier souffle sera court.»*, annonçait-il dans un de ses ultimes aphorismes. Né en 1936 à Bordeaux, édité par Losfeld et Pauvert dans les années soixante, il a obtenu avec un livre aujourd'hui introuvable (*Aqua Toffana*, Pauvert) le Grand Prix de l'humour noir.

À la logorrhée ambiante, il oppose la forme lapidaire, *«la phrase qui casse et qu'on place au moment où l'on reprend sa respiration»*. Il a choisi l'aphorisme comme arme pour lézarder nos certitudes, parce que *«le bon sens devrait être un sens interdit.»* Ylipe a l'aphorisme mordant, ça fait mal, mais ça fait du bien.

Pour ses semblables, il éprouve un immense intérêt teinté de haine, *«J'aimerais donner mon nom à la fissure d'un grand barrage.»*, et de quelques pointes fortement misogyniques, *«L'égalité des sexes, ça n'existe pas : j'ai mesuré.»* Observateur cynique de nos faits et gestes, il pose sur le monde un regard narquois et met davantage le doigt sur la misère que sur la grandeur de notre humaine condition, *«Que l'homme ait choisi le chien comme meilleur ami donne une idée de son désarroi.»* Dans son dernier recueil, *Sexes sans paroles*, il nous avertit que le temps des illusions n'est plus de mise. *«Croire, c'est se pendre aux nuages.»*

Pas vraiment provocateur, *«Le provocateur c'est un allié des flics. C'est quelqu'un qui dénonce, qui suscite la réaction pour en profiter. Moi je serais plutôt un résistant.»*, Ylipe a pour frères d'armes Cioran, Lichtenberg, Jerzy Lec et Michaux.

«Si vous doutez de la vie, la vie se venge. Si vous faites confiance ça marche très bien, c'est tout.» Nous voici donc prévenus. Sans oublier toutefois que *«Le moindre mal fait tout aussi mal, mais moins.»*

M.T.

Ylipe
Sexes sans paroles
Le Dilettante, avril 2003, 119 p., Frs 24.60

Ce que les coupes révèlent !

POUR saluer la reprise, après la pause estivale, de l'émission hebdomadaire Pardonnez-moi, animée par Darius Rochebin, la TSR vient de faire paraître l'intégralité des entretiens conduits par le journaliste depuis février 2002. On y découvre des moments de pure magie qui avaient été, sans que la TSR ne s'en explique vraiment, coupés au montage.

Dommage en effet que les téléspectateurs aient été privés, le 23 novembre 2002, des déclarations d'Élizabeth Tessier, astrologue, sur ses méthodes de travail. *«Quand j'ai la gueule de bois, par exemple, ça ne va pas. Mes sens d'alerte sont tout émoussés, comme ceux de la gazelle sous l'averse.»* Ou de celles de Pierre Lamunière, patron d'Edipresse, reçu le 19 octobre de cette même année, commentant le lancement d'un magazine concurrentiel de *L'Hebdo*, mais situé plus à droite que celui-ci : *«Alors, même si l'Hebdo faisait encore un coude à 90°, il ne pourrait pas nous rattraper. Il se retrouverait comme un guépard stoppé en plein virage par une flaque d'eau : complètement hors course.»* Ou encore Jean-Pierre Coffe stigmatisant le 16 novembre 2002 le bon chocolat suisse au lait : *«Cette pâte dégueulasse me rappelle les putois du Canada : tout mignon et tout, mais près de la gueule, c'est l'infection. C'est leur façon –efficace !– de repousser les prédateurs. Votre chocolat a un incroyable instinct de survie !»*

On y découvre aussi d'où provient le titre étonnant, puissamment protestant dans ses promesses de culpabilité, du titre de l'émission, «Pardonnez-moi». Mais de quoi ? Cette question, posée chaque samedi après-midi aux consciences romandes, dans le creux des canapés, faisant jaillir la légère angoisse d'avoir quelque chose à se reprocher, c'est Georges Haldas qui l'osa, lors du mémorable entretien que Darius lui consacra le 29 février dernier. Envoûté par le souffle mystique de son invité, qui est tout de même, rappelons-le, le plus important pasteur écrivain helvétique vivant, le journaliste se laissa aller à une étrange confession : *«Un soir, après un 22h30 particulièrement riche en nouvelles sportives, je rentrai chez moi tout patraque et me mis au lit sans boire mon bol d'Ovo. La nuit, je fis un rêve étrange : Christ m'apparut, au bord de l'étang de la Gruère. Nous baignions dans une atmosphère irréelle, brumeuse, médiévale. Soudain, Christ se mit à marcher sur l'eau, des volutes de brouillard s'échappant de ses talons. "Comment fais-tu, Christ?" lui demandai-je. Sa réponse me laissa décontenancé : "Les bulles d'air générées par mes pieds me permettent de flotter, tout comme le lézard vert d'Amazonie." Je me réveillai en sursaut et compris le message : moi, humble journaliste de rien du tout, je devais aller interroger les plus grands de ce monde, leur poser les questions les plus casse-cou et ne pas ciller sous leurs réponses parfois énigmatiques, car si je n'étais pas capable de les comprendre, d'autres, plus tard, le pourraient peut-être.»* Aveu ô combien fascinant, et qui éclaire du même coup les occurrences audacieuses d'images animalières récurrentes dans les entretiens de Darius Rochebin. C'est l'Esprit Saint, soufflant un air biotique dans les canaux cathodiques, qui vient en aide à son protégé. Espérons donc que la TSR, à l'avenir, ne coupe plus ces moments de pure magie télévisuelle.

M. Z.

Darius Rochebin sur le plateau de Pardonnez-moi. À l'arrière-plan, l'Esprit Saint est visible.

Pardonnez-moi
L'intégrale des entretiens conduits par Darius Rochebin
Éditions TSR, août 2003, 298 p., Frs 55.40

À nos braves et fidèles lecteurs

Vous devriez trouver dans ce numéro un bulletin de versement de couleur rosâtre. L'étiquette de la première page devrait en principe vous indiquer clairement la date d'échéance de votre abonnement.

Les lecteurs qui arriveront au bout de leur pensum cette année encore et qui désirent d'ores et déjà renouveler cette épreuve voudront bien faire usage de ce bulletin et ainsi nous épargner des frais de rappel exorbitants.

Une fois encore, le tarif reste inchangé : Frs 25.– par année (5 à 6 numéros), Frs 20.– pour les chômeurs, rentiers AVS et étudiants de première année.

Merci de votre attention.

Le service des abonnements

Grande guerre et petits destins

EN six tableaux et autant de «héros», Andreas Latzko règle son compte avec la guerre et avec ceux qui la provoquent, en profitent et en sortent indemnes. Ce livre mérite sa place auprès des classiques antimilitaristes. Étrangement méconnu, il est paru en 1917, en Suisse et en allemand. Andreas Latzko est né à Budapest en 1876. Blessé de guerre en 1915, il se lança aussitôt dans l'écriture d'*Hommes en guerre*.

Ne pas laisser partir

Quel est le pire dans la guerre? L'arrachement des hommes à leur paisible quotidien? Le premier homme qu'ils ont vu tomber? Ne voir que des barbes et point de femmes? L'absence de silence, le vacarme? Ce qui est véritablement insupportable, dit un blessé, traumatisé, dès le début de ce petit livre, ce qui est *«affreux? Mais il n'y a que le départ qui soit affreux, on vous* laisse *partir… C'est ça, c'est ça, qui est affreux!»*

«Pas une larme, elle a versé, quand on nous a enfournés dans le train! Elles ont été très courageuses, toutes, quand nous sommes partis… (…) *Les bonnes petites patriotes!»* Celles qui laissent le bétail humain partir à la boucherie sont complices aussi du malheur: en temps de paix, *«il fallait être doux pour leur plaire, sensible, plein d'égards… Et tout à coup, la mode change, ces dames demandent des assassins…»* En temps de guerre, la mode est aux héros, et personne n'a la force de rester et de supplier de rester. Peu ont le courage *«d'être lâche». «Tu crois, toi, que nous serions partis si elles ne nous avaient pas envoyés?* (…) *Si elles avaient crié qu'elles ne voulaient pas d'assassins, aucun général n'aurait rien pu faire!»*

Cette *«satanée chiennerie»* de guerre a rendu fou –et un peu misogyne– le plus doux des civils pianistes…

Un galonné humaniste

Un officier, mal dans ses galons, envoie malgré lui –par peur de se faire fusiller plutôt– ses hommes au casse-pipe. *«Quelle honte, quel rôle dégoûtant il avait joué! Tous ces maçons, mécaniciens, paysans* (…) *que pouvaient-ils dire quand des intellectuels, de grands messieurs au-dessus d'eux, leur capitaine, avec son col étoilé d'or, leur assurait que le devoir, la gloire, c'était de tirer sur des maçons, des mécaniciens, des paysans italiens…»*

Ce trop plein de sentiments paternels torture notre officier, qui a plus d'empathie pour des pères de famille crevant de frousse que pour son lieutenant va-t-en-guerre: il enlève les balles de son revolver et veut remettre son commandement. Un obus lui évitera le peloton d'exécution et dessinera un sourire apaisé sur son masque mortuaire.

Le général en chef est un homme de goût

Pendant ce temps-là, le général en chef espère que la guerre va durer, elle qui lui permet de savourer des salons cossus, emplis de musique raffinée et de beau monde. Au plus tard possible le retour à sa vie médiocre et ennuyeuse du temps de paix!

Peut-on oublier la «salade d'hommes» ?

La camaraderie passe pour l'un des bons côtés de la vie de guerrier… Mais à trop la prendre au mot, l'homme en guerre peut se rendre malade. Cet officier l'est devenu, qui a vu mourir –abominablement– un inconnu. Cette scène s'est incrustée dans son cerveau, comme une bulle d'air dans une vitre: entre son œil et tout ce qu'il regarde depuis lors, il y a cette bulle inévitable. L'homme malade ne peut rien oublier des atrocités de la guerre –de son absurdité, de la tromperie nationaliste qui réduit des hommes en charpie pour des profits politiques et économiques. Pourquoi ne pas aller crier sur la voie publique: *«"salade d'hommes!" jusqu'à ce que les cheveux se dressent sur la tête de ceux et de celles dont les frères, les époux, les enfants et les pères travaillent dans la fabrique de cadavres, jusqu'à ce que toutes les gorges répètent en cœur: "salade d'hommes!"»*

En attendant… *«je suis là, sans pouvoir rien faire pour que tout s'arrête, je reste seul avec mon camarade définitif, mon mort intime qui jour après jour enfante mes remords et ma colère, ma folle colère.* (…) *Que faire?* (…) *Je veux inlassablement écrire. J'ensemencerai la terre entière.»*

Cette musique qui durcit les mœurs

Ce lieutenant-ci a également perdu la raison: un obus a propulsé un disque, la marche de Rákóczy, et l'a envoyé couper la tête d'un adjudant. Depuis, le crâne défoncé entouré de ouate blanche, le lieutenant imagine l'origine des guerres –*«à l'arrière, on démontait leurs têtes pour les remplacer par des disques jouant la marche de Rákóczy, on les empilait dans des trains et* (…) *ils arrivaient au front la tête ailleurs…»* Il mourra *«en vrai Hongrois: la marche de Rákóczy aux lèvres.»*

Il ne faut pas moucher un cocher défiguré

Un brave cocher s'en revient de guerre, la moitié de la figure en charpie. Son comte d'employeur, dont il léchait assidûment les bottes, a reconverti sa tuilerie en fabrique de munitions. Il a joliment augmenté sa fortune avec ce qui a provoqué le désastre facial de son employé. La fiancée de ce dernier s'enfuit en découvrant sa figure ravagée et se réfugie auprès du comte, lequel menace l'estropié d'envoi «au diable» s'il «cherche noise» à la fille.

«Au diable! Monsieur le comte m'envoie au diable? Qu'il y aille donc lui-même au diable! J'y ai été au diable, moi, pendant huit mois, j'y ai été, moi, en enfer! Regarde ma tête, monsieur le comte, et tu verras que moi j'en reviens de l'enfer. Ah, ça joue les protecteurs mais ça se remplit les poches et ça envoie les autres se faire crever.» Le comte le cravache. Lui: *«Déjà il frappait le comte, entre les côtes. Pas de geste arrondi, on aurait pu intercepter son bras. Non, de bas en haut, souplement, d'un coup sec, comme on le lui avait appris. Le couteau marchait aussi bien que la baïonnette.»*

C. P.

Andreas Latzko
Hommes en guerre
Agone, 1999, 165 p., Frs 25.–

Sur un scénario de Voltaire

«…le docteur Pangloss qui donnait une leçon de physique expérimentale à la femme de chambre, petite brune très jolie et très docile.»

La même scène illustrée par Rochette...

...et Sfar

AVEC son rythme effréné, ses sauts d'un continent à l'autre, son gentil héros cerné d'imbéciles et de méchants caricaturaux, ses allusions de mauvais goût, le *Candide* de Voltaire a tout pour donner naissance à une bande dessinée ou même devenir un dessin animé philosophique. Pas d'étonnement donc à constater que deux versions en images sont parues récemment.

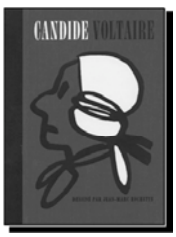
La version de Rochette se limite à une classique illustration, hors texte, du récit voltairien, puissamment suggestive, comme lorsque le jeune homme se fait expulser du château de Thunder-ten-tronckh *«à grands coups de pied dans le derrière»*. Quelques dessins, surtout vers la fin, paraissent empâtés et sentent le bâclé, mais l'ensemble est réjouissant, avec son Pangloss vérolé, *«couvert de pustules, les yeux morts, le bout du nez rongé, la bouche de travers, les dents noires, et parlant de la gorge, tourmenté d'une toux violente et crachant une dent à chaque effort»* ou hautement expressif, comme les monceaux de cadavres qui accompagnent les divers massacres que traversent Candide et ses compagnons.

Joann Sfar, connu pour son félin apprenti-talmudiste (*Le chat du rabbin*, chez Dargaud, deux volumes parus, le troisième annoncé pour octobre), nous propose un texte intégral annoté de croquis joyeux et de commentaires érudits. Les pros se récrieront sans doute devant l'intrusion d'un dessinateur de BD dans le Territoire Sacré, mais le propos n'est pas dénué d'intérêt, comme l'annonce l'avant-propos: *«…le* Candide *a à voir avec la philosophie, mais aussi avec le rejet de la philosophie. C'est à la fois la porte d'entrée, celle devant laquelle l'écolier essuie joyeusement ses pieds crottés, mais c'est également la porte qu'on claque infiniment plus tard, en sortant du logos.* Candide *accueille l'enfant émerveillé, le prend par la main, lui donne à voir le réel et le laisse ensuite décider ce que la raison a à voir là-dedans.* Candide *est aussi pour les désabusés; c'est l'intelligence au service du désaveu de l'esprit.»*

Parfois, dans le style graffiti cradingue qui a fait la gloire de Reiser, Sfar place dans la marge explications, contestations (le personnage du Juif Issacar le hérisse à juste raison, ce dont il s'explique abondamment dans les annexes) ou amplifications de certains épisodes.

Il y a là un dialogue original entre deux formes littéraires que tout séparait jusqu'alors. Sfar prouve que la bande dessinée peut –sans en remplacer la lecture– donner à mieux comprendre les grands textes. Ainsi la conclusion de Voltaire *(«Il faut cultiver notre jardin.»)* est représentée par la famille du roi Babar en train de ratisser et d'arroser les plates-bandes de Céleste-ville: apothéose de la petite bourgeoisie et paradis de l'enfance…

M. Sw.



Voltaire
Candide
Dessiné par Jean-Marc Rochette
Albin Michel, 2002, 217 p., Frs 80.10

Voltaire
Candide
Interventions graphiques de Joann Sfar
Bréal, avril 2003, 186 p., Frs 28.–

Devoir de souvenirs de vacances

Montreux, été 2002

Littérature et politique: quand l'histoire bégaye

Le sort s'acharne sur la commune d'Ayent (VS). Après la terrible affaire Bender qui s'est achevée à la satisfaction de toutes les parties, voici qu'une issue espérée heureuse est pavée d'une eau de boudin, glaciale et à nouveau désolante. Les festivités prévues pour la sortie de l'ouvrage de Luc Constantin, appelé à laver l'affront de Bender en offrant enfin à la population l'ouvrage auquel elle a droit pour mettre en scène son passé social, historique et bucolique ont été annulées. Le Tribunal des districts d'Hérens et Conthey a en effet ordonné la destruction des livres de Constantin placés sous séquestre suite aux émeutes populaires de la semaine passée. Cette nouvelle a jeté la consternation dans la région et les faits sont si révoltants qu'on ne les transcrit pas sans une certaine émotion.

Tourmente judiciaire au printemps, canicule estivale et émeutes populaires en automne

Jeudi 12 novembre, plusieurs membres du Conseil général de la commune avaient été conviés par la Commission culturelle d'Ayent, qui travaille d'arrache-pied depuis des années pour l'ouvrage en question, à manger une raclette. La fin des travaux fut l'occasion d'une petite fête à laquelle n'avaient pas été invités les membres du Conseil général qui appartiennent au parti d'opposition. Furieux d'avoir été évincés, plusieurs éléments du clan adverse pénétrèrent dans l'établissement et cherchèrent chicane à ceux qui s'y étaient attablés. Le vin nouveau fut sans doute pour quelque chose dans l'exaltation des esprits et bientôt les injures succédèrent aux provocations.

Les jeunes gens laissèrent la raclette, se mirent à la poursuite des assaillants et tandis que les uns descendaient le chemin principal du village, les autres empruntaient un petit sentier au milieu des granges et rejoignirent le bâtiment communal dont la porte avait été mystérieusement déverrouillée, disent les uns, forcée, prétendent les autres. À partir de là, les faits sont terriblement embrouillés dans leurs détails parfois contradictoires. Il ressort des renseignements pris sur place et des constatations faites que le bâtiment a été soumis à un véritable siège de la part d'une quarantaine de jeunes gens qui tentaient de pénétrer dans la maison à l'aide d'échelles. C'est à ce moment que le drame se précipite. Les jeunes assiégés se crurent en danger et saisirent une pile d'ouvrages de Luc Constantin et les utilisèrent comme projectile pour faire fuir les assaillants. Monsieur le juge de paix, le garde champêtre, ainsi que le président, appelés sur les lieux de l'échauffourée, comprirent qu'ils ne viendraient à bout de la rébellion que par la négociation. Leurs antagonistes menacèrent de mettre le feu au stock d'ouvrages et de s'immoler dans le bâtiment livré aux flammes. Ils sonnèrent la police cantonale qui envoya du renfort. Dépêché sur les lieux aux environs de minuit, le juge du district accepta la demande de la présidence de mettre l'ouvrage controversé sous séquestre pour empêcher de nouveaux troubles.

Obstination et malédiction

«Nous voulions un livre qui plaise à l'ensemble de la population. Ce n'est visiblement pas le cas de l'ouvrage de Luc Constantin qui, se situant à l'extrême centre, ne plaît plus à personne, les gens de gauche le trouvent trop à gauche, et les gens de droite trop à droite, à moins que ce ne soit le contraire.» déplore Bernard Savioz, avocat de la commune. *«La destruction d'une œuvre de l'esprit est un acte grave qui ne se prend pas à la légère,* renchérit Monsieur Aymon, président de la commune, *mais si la paix dans les ménages est à ce prix, il faut oser. Un président doit savoir trancher.*

L'histoire jugera de la justesse de notre décision, parce que si le texte de Bender était trop à gauche, celui de Luc Constantin ne l'est pas assez. Un point c'est tout.»

Malgré ce second échec, la commune a décidé –dans l'urgence semble-t-il– de confier le mandat d'écrire un ouvrage sur le passé de la commune à une troisième personne. Elle espère ainsi tourner définitivement la page de ce psychodrame. Chantal Savioz, journaliste à la *Tribune de Genève*, originaire du lieu, a accepté le défi. Elle s'est engagée à terminer l'ouvrage rédempteur pour les fêtes de Pâques 2004.

Ce livre peut-il faire oublier les deux autres? Tout Ayent en est plus persuadé que jamais. Dans cette commune du Valais central, accroché aux coteaux au-dessus de Sion, on a trop senti souffler le froid pour ne pas s'enflammer à cette sage décision. À Ayent, l'amertume n'en demeure pas moins vive. Trop d'articles de journaux, trop de journalistes se sont emparés de l'affaire: *«La meilleure chose qui puisse nous arriver, c'est de tourner la page.»,* résume ce tenancier de bistrot. *«On en a assez de passer pour les crétins des Alpes et que de prétendus écrivains qu'ils se nomment Bender ou Constantin se fassent encore de la pub sur notre dos. Avec la Savioz, tout ira bien.»*

C'est vers Chantal Savioz en effet –une enfant du vieux pays, émigrée à Genève– que la commune s'est tournée cette fois. Son livre refera-t-il l'unité de la communauté?

C'est ce que souhaite la journaliste: *«J'écris pour le moment à 150 kilomètres de là. C'est une expérience que je redoutais mais qui s'avère extraordinaire. Et ça revient. Les couleurs, les bruits.»*

Un président confiant

Assis devant son chalet à Anzère, Martial Aymon est souriant et ne souhaite plus revenir en arrière. *«La meilleure façon de riposter, c'est de mener notre projet à terme,* lâche le président de la commune, en remâchant un brin d'herbe. *Nous allons le faire ce bouquin. Je vous le promets. Et cette fois on n'aura pas de conflit puisque tous ceux qui y travaillent sont des Savioz: Chantal pour le texte, Patrick pour le graphisme et Roland pour la pub. En cas de conflit on fera appelle à Bernard, un des trois meilleurs avocats de la commune.»*

Après la livraison du premier chapitre, la commune parvient mal à cacher son enthousiasme. Pour le président, visiblement requinqué par cette nouvelle aventure éditoriale, l'ouvrage composé de quatre chapitres fait d'ores et déjà figure d'œuvre réparatrice. Sa lecture mettra du baume sur le cœur de sa commune si durement frappée par le sort. Le livre sortira à Pâques, ou à La Trinité.

P. V.

Narcisse Crettenand, président radical d'Isérables, Pascal Couchepin, ancien président radical de Martigny et président radical en exercice de la Confédération Helvétique, entourent Benoît Couchepin, auteur d'*Isérables, épinglée au ciel*, texte de Benoît Couchepin, préface de Pascal Couchepin, concept et graphisme de Marie-Antoinette Gorret. Couverture en érable, sortie des presses de Daniel Fournier, menuisier, président radical de Dorénaz. Prix de souscription jusqu'au 30 septembre 2003: Frs 85.–; prix de vente: Frs 98.– Manque sur la photo: Martial Aymon, président radical d'Ayent.

Le cœur et la raison

Certains esprits frileux, pour ne pas dire frigorifiés, souhaitent abandonner. C'est là une attitude honteuse qui les déshonore. D'ailleurs, les arguments utilisés puisent le plus souvent leurs sources dans les coûts exorbitants et la lenteur démesurée de la démarche, comme si l'amour avait un prix. Un vigneron, qui souhaite garder l'anonymat, s'étonne que le livre *Isérables épinglé au ciel*, conçu et réalisé en six mois par Marie-Antoinette Gorret et Benoît Couchepin n'ait coûté que 40'000 francs alors que celui d'Ayent risque de revenir cinq à six fois plus cher, si l'on additionne l'ensemble des frais, procédures judiciaires incluses. À ces esprits tordus et mesquins, il faut rappeler qu'on ne peut pas comparer l'incomparable et redire qu'on n'a rien sans rien, sans compter que Narcisse Crettenand, président d'Isérables est un homme d'une habileté redoutable, au génie administratif reconnu. Ce n'est pas un hasard si son village a été choisi par le Conseil fédéral pour sa course d'école et si le parti radical l'a désigné pour défendre ses couleurs au Conseil d'État. Au diable l'avarice donc: quand on aime, on ne compte pas. *(P. V.)*

Carlo Lucarelli
Laura de Rimini
Traduit de l'italien par Arlette Lauterbach
Série Noire, avril 2003, 133 p., Frs 14.60

Elles sont plusieurs copines, identifiées par leur ville. Anna de Pesaro, Paola de Ferrare, Marta de Rome, et Laura de Rimini, étudiantes en littérature à l'Université de Bologne. Elles sont en pleine session d'examens, avec ce que cela suppose de stress mais aussi de plaisir à la perspective des proches vacances d'été. Bref une vie ordinaire d'étudiantes tout ce qu'il y a comme il faut. C'est le hasard qui fera de Laura de Rimini, et pas d'une de ses condisciples, l'héroïne de ce polar fait de jeux de hasard. Laura, qui veut se spécialiser dans la littérature du XIXe mais qui a horreur du polar. Elle sera servie. Le lecteur aussi.

Elle s'en tire plutôt bien, de ses examens, la jolie Laura de Rimini. Au point que le jury estime qu'elle aurait mérité de faire son doctorat sous la direction d'une célèbre professeur de littérature italienne. Dommage que la dite prof ait récemment été assassinée, une affaire de drogue semblerait-il.

Laura, le cœur léger, s'apprête donc à regagner Rimini, ville de vacances s'il en est, où sa famille tient un hôtel. Laura qui dit volontiers d'elle *«je vis de coïncidences, mais ce ne sont que des coïncidences heureuses. Je suis une sorte de Mister Magoo, ce personnage de BD aveugle qui marche sans voir ce qui se passe dans son dos, sans s'apercevoir de rien. Le hasard…»*

Elle aurait peut-être mieux fait de regarder autour d'elle et dans son dos, Laura, le jour où elle s'empare de son sac-fétiche pour retourner chez elle. Car Laura s'est, par hasard, trompée de sac. Tout juste se rend-elle compte qu'il est plus lourd que de coutume. C'est compréhensible, le sac qu'elle a pris par mégarde est empli de quatre kilos de cocaïne. De quoi susciter convoitises et recherche active, voire brutale, d'un butin égaré.

Voici Laura devenue la proie de gens peu recommandables, certains affublés de déguisements de mauvais goût, d'autres munis d'armes menaçantes, chacun prêt à tout pour, qui récupérer, qui subtiliser, la fortune qu'elle trimballe, longtemps à son insu, dans ce qu'elle croyait naïvement être son vieux sac.

Comme elle se fait longue, la brève et familière route qui relie Bologne à Rimini. Une route de tous les dangers que Laura parcourt en toute innocence, mais non sans devoir se défendre de temps en temps, avec ses moyens, principalement le hasard et les coïncidences. Cette créature lunaire aura à affronter, au gré des circonstances, des mafiosi, des universitaires ambitieux et toxicomanes, des flics dont on a du mal à comprendre s'ils sont des représentants des forces de l'ordre. Que de rebondissements peuplent ce roman malicieux! Et dire que Laura n'aime pas les polars… *(G. M.)*

Nouveau et plein de promesses

Le français fédéral assisté par ordinateur

S'il vous plaît lisez exactement le texte suivant! Il appartient à des créanciers que leur le velours d'exploitation selon ses/leurs informations le remplissage du désir d'exploitation et son adresser au velours d'exploitation compétent contre un tarif selon la sorte. 7 le décret d'appartenu au SchKG préoccupé. Les frais de l'ordre de paiement deviennent basés sur la sorte. 12 et sorte. 18 le décret d'appartenu au SchKG fixé et doit être payé par vous (créanciers).

Les dispositions:

La Regedit S.A.R.L. leur offre la possibilité de combler la demande d'exploitation pour elle et autant possible, le velours d'exploitation compétent du débiteur de découvrir. Cette prestation de service volontaire est limitée à 5 désirs d'exploitation par an et personne n'est obligé de faire l'usage de cela, les frais pour cela se montent à la CHF 38.-. la Regedit S.A.R.L. est à l'encaissement aucun l'entreprise et ne fait pas d'avances de frais. L'inscription de registre ne promet pas d'avantages et n'a rien à faire lui-même avec l'exploitation. La Regedit S.A.R.L. procure seulement le fait de combler le désir d'exploitation pour le créancier. L'avertissement n'en résulte pas et, aucune garantie ne donne que sa/leur adresse est inscrite à une offre plus tardive. Avec cette offre, nous vous aidons qu'ils **remettent correctement sa/leur demande d'exploitation! Le montant de la facture pour cette offre est les 10 jours innerts et seulement avec la lueur de paiement jointe payable.**

Facture du «Register für Betreibungsbegehren, Abteilung Mutationen», Postfach, 8105 Regensdorf
N.B. Comme signalé dans la presse, les documents de cette société relèvent de l'arnaque.

Voyage en Orient

ÉTÉ, vacances, évasion, soleil, etc. Impossible d'échapper à l'ambiance de voyages, départs, migration saisonnière en short et marcel souillé de transpiration. Cette année, l'Orient me tente, allons-y donc.

Au petit matin, dans l'air encore frais, *Salut au soleil* pour bien s'étirer puis quelques mouvements de Qi-Gong, *«art corporel chinois composé de mouvement lents et doux, stimulant et accentuant la circulation de l'énergie. Celui qui pratique le Qi-Gong régulièrement sent cette sensation de vitalité se développer dans son corps. De cette harmonie naît une joie de vivre dans laquelle le pratiquant trouve le calme et la détente qui renforce le corps et l'esprit. C'est pourquoi cette harmonie est la source de la santé.»*

Aujourd'hui entraînons la circulation de l'énergie selon le principe des Cinq éléments: métal pour les poumons, adieu la tristesse; eau pour les reins, ma peur me quitte; bois pour le foie et la colère qui me tord s'évanouit; feu pour le cœur, les fausses joies s'émiettent; terre pour la rate, mon mental ne m'obnubilera pas pour l'instant. L'esprit clair et prête à tout, je m'installe à la cuisine pour déjeuner, est-ce que l'on déjeune là-bas? Mystère… Ce sera pour moi un bol de thé de Chine nature «Ching-Wo», léger, fin, aromatique, *«Ce thé provient du district chinois de Ching-Wo, province de Fukien, il se distingue par un goût exquis et un arôme délicieux. Infiniment plus léger que le thé des Indes ou de Ceylan, il convient à chacun et peut être pris à toute heure. C'est, en un mot, la plus agréable des infusions. Infuser au moins 6 minutes.»* Je verse l'eau bouillante dans ma théière japonaise –aïe me voilà bien partie, ces Occidentaux qui confondent tout, comme si l'on faisait une sauce bolognaise dans un caquelon à fondue, mais bon, à la guerre comme à la guerre, mon Orient imaginaire devra s'en accommoder.

Citons, citons, il en restera quelque chose

Avant de vaquer aux tâches quotidiennes, inspirons-nous de la pensée du président Mao, grand timonier s'il en fut. À voix haute c'est encore mieux: in *Les Citations du président Mao Tsétoung*, chapitre XXIV, «L'élimination des conceptions erronées»: *«Le goût des plaisirs. Dans l'armée rouge, nombreux sont ceux chez qui l'individualisme se manifeste par le goût des plaisirs. Ils voudraient toujours que nos troupes se dirigent vers les grandes villes, non pour le travail, mais pour les plaisirs. Surtout, ils répugnent à travailler dans les régions rouges, où les conditions de vie sont difficiles.»* (décembre 1929, in *Œuvres choisies de Mao Tsétoung*, tome I) Puis plus loin dans le même admirable chapitre XXIV: *«Ceux qui sont imbus de libéralisme considèrent les principes du marxisme comme des dogmes abstraits. Ils approuvent le marxisme, mais ne sont pas disposés à le mettre en pratique ou à le mettre intégralement en pratique; ils ne sont pas disposés à remplacer leur libéralisme par le marxisme. Ils ont fait provision de l'un comme de l'autre: ils ont le marxisme à la bouche mais pratiquent le libéralisme; ils appliquent le premier aux autres, le second à eux-mêmes. Ils ont les deux articles et chacun a son usage. Telle est la façon de penser de certaines gens.»* («Contre le libéralisme», 7 septembre 1937, in *Œuvres choisies de Mao Tsétoung*, tome II) Pas mal quand même, ça reste actuel et donne certaines lettres de noblesse aux tâches les plus humbles. Je récure donc le plancher avec une belle énergie et du savon noir, et je me sens unie au grand peuple des travailleurs-travailleuses, pour un moment du moins, vu certaines tendances contre-révolutionnaires irrépressibles qui me poussent vers le réformisme petit-bourgeois.

Avec les baguettes, c'est mieux

C'est midi, à quelle heure mange-t-on là-bas? Je chauffe au four à micro-ondes quelques *Shaomai* amoureusement préparés par Anna's Best pour madame Migros, et bois du thé.

Il fait chaud, la canicule frappe encore et encore, c'est l'heure de la sieste. Une pile de bandes dessinées posée à côté de la chaise longue me fait traverser l'océan pour arriver au Japon.

Le dessin au Japon est un art majeur, depuis Hokusai et sa vague reproduite *ad nauseam*, c'est devenu une évidence même pour les plus ignorants des Occidentaux. Les BD japonaises, y compris les mangas bas de gamme sont en général extraordinaires du point de vue graphique et celles de Taniguchi n'y font pas exception.

Liu Dong
Abc du Qi-Gong
Grancher, 1995, 224 p., Frs 43.20

Citations du président Mao Tsétoung
Ed. en langues étrangères, Pékin 1972, 386 p., prix incertain

Taniguchi
L'homme qui marche
Casterman, 1992, 142 p, Frs 11.20
L'Olmo, e altri raconti,
Planet Manga, 214 p.,€ 9.76
Le journal de mon père,
Le grand incendie, vol. 1, 96 p., La séparation, vol. 2 96 p., L'apaisement ,vol. 3, 92 p., Casterman, 1995, Frs 24.40
Quartier Lointain
Tomes I et II
Casterman, 2002, Frs 24.40

Hayao Miyazaki
Princesse Mononoké
DVD coll. Studios Ghibli, Frs 39. – env.

Studios Ghibli
The art of The princess Mononoké
Studio Ghibli company, 1997, 223 p., ¥ 1450

Manuels de l'oreiller
Érotiques japonais
Picquier, 2002, 808 p., Frs 27.40

Andrea Camilleri
Il giro di Boa
Sellerio, 2003, 267 p, € 10.–.

Thé de chine Ching-Wo nature
Coop le Gourmet, 100 gr, Frs 3.95

Anna's best
Shaomai au bœuf, oignon et gingembre
Migros, 200 gr, Frs 4.30

Home cinema

La nuit est tombée, envie de regarder un DVD, *Princesse Mononoké* de Hayao Miyazaki. Il est le fondateur avec Isao Takahata des studios Ghibli. Ces studios indépendants ont produit ces dernières années des dessins animés merveilleux, dont un des plus récents, *Le voyage de Chihiro* est resté plusieurs semaines dans les cinémas romands. Contrairement à nos habitudes, ces films ne sont pas destinés uniquement aux plaisirs enfantins; le récit n'est ni simpliste ni manichéen à l'instar de la soupe d'images produite par les grands studios japonais ou occidentaux. *Princesse Mononoké* raconte la légende du grand Dieu de la forêt et du combat que menèrent les hommes contre lui pour le détruire et s'approprier sa force. Tous nos repères gentils-méchants sautent devant cette histoire complexe où les bons peuvent être durs, cruels, et les méchants pathétiques et attachants. De plus, ce film est évidemment un chef-d'œuvre graphique, ce que l'on perçoit encore mieux en se plongeant dans le livre édité par les mêmes studios: *The art of The princess Mononoke,* qui reproduit un grand nombre d'esquisses et d'images du film.

Oh! mais il est tard, allez, au lit, surtout qu'avec ma lecture de chevet, je sens que je ne vais pas dormir tout de suite. Je me plonge dans *Manuels de l'oreiller,* édité par Philippe Picquier. Intéressant si j'ose, car comme le dit l'introduction: *«Si l'Occident s'est avant tout attaché à décrire les mouvements du cœur et les orages qui le ravagent, l'Orient, lui, n'a pas barguigné à aller explorer le corps, car c'est bien lui qui ébranle l'incertain cœur de l'homme. Qui dit corps dit ce qui spécifie l'être humain, sa différence sexuelle, qui le constitue en un corps d'homme ou de femme… Il ne pèse aucune malédiction sur la chair orientale. Faire l'amour est aussi naturel que manger et boire. Mieux même: c'est lorsqu'un corps trouve un autre corps et s'y risque que l'être humain vit son humanité en toute sa plénitude.»* Peut-on rêver de meilleur viatique, on est bien loin de la cristallisation chère à Stendhal ou des subtiles réflexions d'Ortega y Gasset sur l'élan amoureux. La chair n'est plus faible, elle est enfin joyeuse et infatigable.

Manuels de l'oreiller est un recueil de manuels classiques japonais, dont on a pu contempler certaines estampes à l'exposition *Kunst der Liebe* au Musée Rietberg, à Zurich; un pavé très abondamment illustré, de quoi meubler plusieurs nuits orientales d'été, d'automne, d'hiver, de printemps…

Bon, je commence à avoir sommeil; reposons-nous, demain je pars en Italie: *ristretto e cornetto ripieno* pour déjeuner, *Ti amo italia*, en sourdine, puis *spiaggia e bagno*, le dernier Camilleri, *Il giro di boa* dans le sac et des lunettes de soleil sur le nez, *spaghetta* puis *uomo tenero per la notte.*

C'est merveilleux tous les voyages que l'on peut faire en été même sans partir de chez soi…

A. B. B.

Om Mani Padme Hum

Donald S. Lopez
Fascination tibétaine
Du bouddhisme, de l'Occident et de quelques mythes
Autrement, décembre 2002, 300 p., Frs 36.40

Si, comme dans tant de familles, un membre de votre entourage commence à se raser le crâne, à se vêtir d'orange et de bordeaux, à méditer à croupetons et à psalmodier des mantras, précipitez-vous sur le livre de Donald Lopez. Bien sûr, cela ne suffira pas à guérir le malade, mais vous remettrez ainsi en place vos idées sur ce Tibet si pur, cette théocratie si pacifique, ces lamas si parfaits, cet œil si troisième, cette sagesse himalayenne si millénaire et autres fadaises. En outre, ce bel essai de thibetographie vous fera découvrir comment et pourquoi non seulement l'Occident n'a jamais fait que fantasmer la réalité de ce pays, mais ne s'y intéresse de nos jours que lorsque ses ressortissants reproduisent ces mêmes chimères. La propension des États-Uniens à rechercher chez les autres la *pureté* introuvable chez eux a fait le reste, et le bouddhisme de haute montagne doit bien être aujourd'hui la première religion pratiquée à Hollywood.

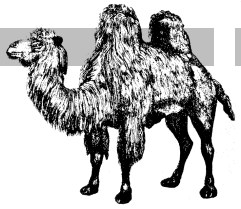
À part ça, Capitaine, attention: il faut toujours passer à gauche du chorten… *(J.-F. B.)*

Devoir de souvenirs de vacances

Campanie, été 2003

Le chameau rote (14)

Burb!



Et la chèvre broute encore. Elle en a marre, mais elle broute cette herbe qui a toujours le même goût.

L'école vaudoise, comme d'autres, rappelle régulièrement aux élèves la nécessité de s'intéresser à la vie sociale et politique de leur région. Elle les encourage à prendre position, c'est beau et c'est bien. Il n'y a qu'un domaine où l'école refuse absolument que les élèves donnent leur avis: c'est… sur elle-même. Pensez! Tant de pédagogues ont travaillé à la concevoir, la déconcevoir, la rereconcevroir et la redéconcevoir.

Ainsi, récemment, une classe de gymnase s'est-elle fait copieusement tancer par le directeur de l'établissement («De quoi vous vous mêlez?» «Si vous croyez que votre lettre va avoir le moindre effet, vous vous trompez!» etc.) parce que les élèves avaient conçu et signé une pétition demandant l'engagement d'une enseignante temporaire qu'ils adoraient et dont l'établissement avait décidé de se débarrasser. Belle leçon… Pendant ce temps, dans un collège lausannois, d'autres élèves, ayant osé écrire une lettre à leurs enseignants pour leur demander (gentiment) de ne pas tous faire leurs travaux écrits la même semaine, se faisaient remettre à l'ordre, l'une leur disant: «Puisque c'est comme ça, je ferai un travail difficile et non pas simple comme prévu.», tandis qu'un autre, plus simplement encore, doublait la mise… C'est beau, l'apprentissage de la démocratie. C'est quand, le prochain week-end d'abstention?

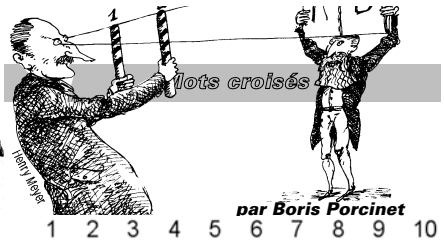
La chèvre cependant broute et le chameau rote. Burb! Mais revenons au chameau, qui couplé au dromadaire, devient chamadaire. Une bosse et demi. Et dans le demi, il y a la moitié de l'entier. Oh! yeah, oyez.

Il était une fois, dans une sous-préfecture, un sous-sous-préfet. Crâne rasé de près, genre G.I., sourire Colgate, éclatant, c'était un homme positif, d'abord, et positif, ensuite. Il aimait l'ordre, l'administration, l'informatique et les normes qualité, vous savez, cette américonnerie qui prétend obliger les autres (toujours les autres) à dire tout ce qu'ils font et à faire tout ce qu'on leur dit de faire. Iso, priez pour nous. Or, un jour, il arriva qu'un fonctionnaire, obligé à cause desdites normes de contre-signer quelques centaines de formulaires, à la main, un à un, se révolta. Il courut trouver le sous-sous-préfet, qui lui dit que la norme, c'était lui qui la décidait et qu'il devait s'y soumettre, sinon *God save America*, ou quelque chose comme ça. Il alla donc trouver le sous-préfet, qui, lui, trouvant contre-productif, voire dangereuse du point de vue des maladies professionnelles cette séance de signatures (l'assurance accident atteste d'une recrudescence de maladies du poignet depuis quelques années), lui proposa de signer tout en bloc. Le fonctionnaire, heureux d'être enfin compris, alla rapporter la chose au sous-sous-préfet qui lui fit remarquer qu'il n'avait rien reçu par la voie officielle et qu'il était exclu de changer cette directive tant que la procédure n'était pas suivie à la lettre, soit une démarche auprès de lui, en bonne et due forme, pour lui proposer cette modification qu'il transmettrait en temps utile au sous-préfet pour décision. «Comptez entre 6 mois et une année, mon brave, nous n'avons pas que ça à faire!», lui dit-il pour conclure.

Moralité? La qualité, moins on en a, plus on l'étale.

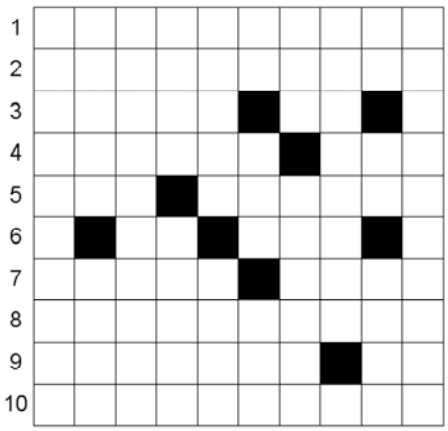
C'est ainsi que le chameau rote (burb!), tandis que la chèvre broute, tête chercheuse dans l'herbe pisseuse. Mais où donc est passé son tout petit cabri?

Ainsi va la vie. *J.-P. T.*



Mots croisés

par Boris Porcinet



De gauche à droite

1. La preuve que, à force de tourner en rond, on peut arriver quelque part.
2. Était un genre majeur dans le Sud.
3. Était du genre mineur dans le Nord – Pronom retourné.
4. À l'horizontale – Aide à toute détresse du 8 horizontal.
5. Des ans mal arrangés – Grossis.
6. Fais gaffe, en bref – A bon rire.
7. Probablement pas demeurée – A bon ris.
8. Misère et décadence de l'Occident.
9. Très prisé des amateurs de bière – Réfléchi.
10. De premier ordre.

De haut en bas

1. Tout ce qui sépare Bush des Européens.
2. Voyages en toute saison, mais surtout en joints – Finit sa vie en fosse commune par chez nous.
3. Organisateur de voyages déjà cités.
4. On lui a fait un grand bravo à Rio – On y trouve une fosse commune déjà citée et tout plein de conseils plus ou moins judicieux.
5. Bois – Anglaise qui a la classe.
6. Possessif – Du gin bien brassé – Casa.
7. Petit poisson – Est rarement seul en tête ou est souvent seul en tête, selon le sens.
8. Il n'a pas beaucoup de pot et manque souvent même de bol.
9. Totalement déplacé – Possessif – Accélère les discussions.
10. Atomisées.

Solution en page 2

À partir d'une image

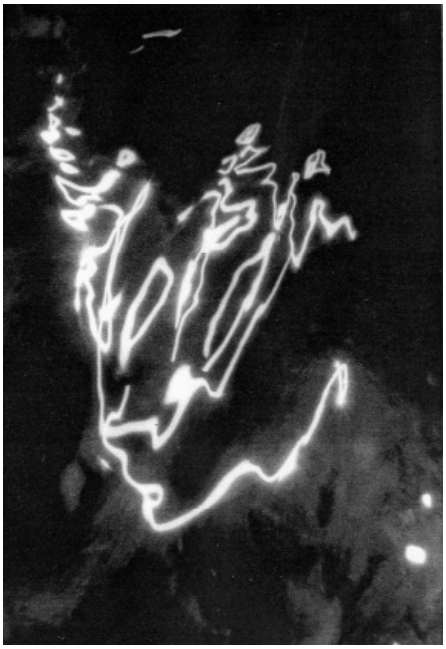


Photo: L. Sambo

Le rayon de soleil

Le soleil et le ruisseau ont réussi ensemble un tracé qu'aurait pu signer Jean Cocteau. L'or et l'eau mêlés laissent une image qu'on aimerait appeler «L'ange Heurtebise», «Le prince frivole», «Orphée» ou «Aladin». Ou bien c'est Michel Leiris qui aurait griffonné machinalement ces volutes ces guirlandes ces enroulements ces arabesques tout en songeant, après une balade au jardin du Vert-Galant, au beau nom de Perséphone. *(V. P.)*

(Annonce)

Exposition

GRAZIELLA ANTONINI
Jardin d'acclimatation

Du 5 septembre au 11 octobre

Les œuvres de grand format exposées s'inscrivent dans un programme esthétique commencé il y a trois ans par Graziella Antonini, désireuse de révéler, à travers le médium photographique, les images japonaises –ou japonisantes– qui se cachent au cœur d'une Suisse ou d'une Europe devenue en quelque sorte exotique à elle-même, par le mouvement d'interpénétration culturelle qui caractérise notre époque.
Lumières, ambiances, cerisiers en fleurs et yeux bridés, des traces omniprésentes d'un ailleurs, sous forme de paysages ou de motifs, affleurent à la surface de notre univers occidental. Fascinée, Graziella Antonini traque la présence exportée d'un Japon fantasmé, sans pour autant avoir jamais visité le pays en question. Le résultat de ce voyage imaginaire est une vision déconcertante d'exactitude et, à première vue, fidèle au modèle de base.

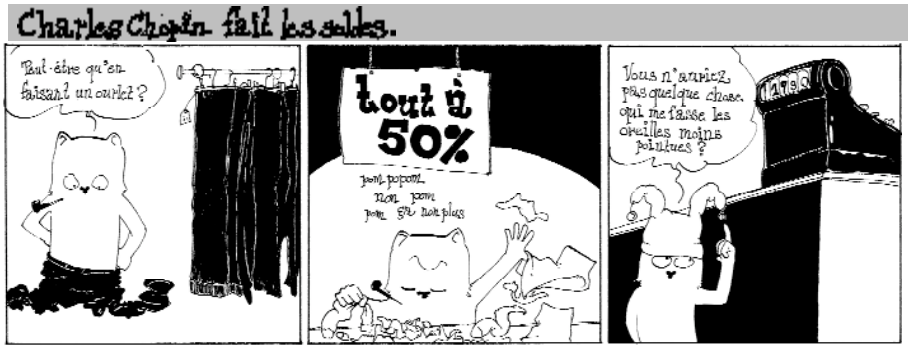
Galerie Basta!
Petit-Rocher 4
Lausanne-Chauderon

Prédictions remarquables

Un jour ou l'autre, Le Temps vous donnera raison

Le journal «Le Temps» publie un article à sensation, illustré, faussement «documenté», accusant le Conseil fédéral de graves négligences dans le domaine de l'approvisionnement en denrées alimentaires.

Albert Bachmann et Georges Grosjean (dir.), *Défense civile*, Aarau, éditions Miles, 1969, p. 174



Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Dix-neuvième épisode

Résumé des épisodes précédents

Le cadavre d'un homme a été découvert à Pully. L'inspecteur Potterat et le stagiaire zurichois Walter Not mènent l'enquête, sans grands résultats pour l'instant. Une femme polonaise vient de déclarer à la Sûreté que la victime semble être son époux, un agent au service de l'Union Soviétique. Elle met en cause le Guépéou.

Sûreté,
mardi 7 septembre 1937, après-midi

Tout alla très vite au retour du commandant. Dès qu'il avait été averti de la présence dans nos locaux de la femme de la victime, Bataillard avait quitté le front des manœuvres, où l'armée bleue semblait réussir une percée décisive entre Forel et Savigny, au point de désarticuler le front de Rouge. Soucieux de ne point effrayer le témoin, le commandant avait pris la peine d'enlever son uniforme et de revêtir ce costume civil qui le faisait ressembler à un petit employé d'administration. C'est en train d'ajuster son nœud papillon qu'il arriva dans notre bureau.

– Alors, Potterat, on pense toujours que c'est une rixe qui a mal tourné?

Comme un éléphant de mer surpris sur la banquise au moment du dégel, l'inspecteur se contenta de retourner sa masse en soufflant dans sa moustache. Il boudait.

Plus que réellement surpris par la révélation de l'implication d'agents soviétiques dans cette affaire, le chef de la Sûreté paraissait désireux de tirer le maximum possible de renseignements du témoin. À l'instar de beaucoup de ses semblables, il se méfiait des renseignements fournis par des femmes, généralement douteux, brouillés et confus. *«Il leur manque l'esprit de méthode et de précision. On rencontre parmi elles des hystériques et des détraquées, excepté la femme du monde qui sait écouter.»* m'expliqua-t-il en aparté.

Conformément à ces principes, et selon ce qu'il avait retenu du folklore polonais, il se précipita vers la veuve dès qu'elle fut introduite dans le bureau pour l'honorer d'un baisemain à l'ancienne des plus cérémonieux. Voyant qu'elle ne réagissait pas en aristocrate à sa délicate attention, il en déduisit immédiatement qu'elle était elle aussi une bolchévique patentée et, le naturel revenant au galop, se mit à lui souffler au visage la fumée de ses cigarettes.

Les interrogatoires successifs furent longs et difficiles: cette femme semblait hésiter sans cesse sur la conduite à tenir.

– J'appelle moi Elsa Bernhaut, fille de Charles et Anna Adlerstein ma mère. Naquis le 25 janvier 1898 à Kolomyia, aujourd'hui à Pologne. Après études de médecine, j'ai moi mariée en 1923 à Lvov avec…

Un silence.

– …homme dont cadavre a été inventé dimanche.

– Quelle est son identité exacte? l'interrompit aussitôt le commandant Bataillard.

– Ne sais…

– Nous y voilà! s'exclama Potterat, tout le monde par ici est sur les chardons ardents, pas; et Madame vient nous batoiller qu'elle ne sait plus tant avec qui elle a convolé. Chef, elle va nous mener perdre! Arrêtons là, pas…

Le commandant suspendit le propos du lourdaud d'un geste et poursuivit le dialogue en allemand, langue que la femme maîtrisait parfaitement. Ces passages manquent dans le procès-verbal officiel, tel qu'on peut le retrouver aux Archives cantonales, car il fut dactylographié par Potterat, totalement imperméable aux langues étrangères. Bataillard se contentait de lui résumer de temps en temps ce qui s'était dit, parfois de façon assez cavalière à mon sens. L'inspecteur sembla ne se douter de rien, occupé qu'il était à se battre furieusement contre sa machine à écrire Hermès, cherchant sans cesse une lettre qui manquait sur le clavier.

Elsa Bernhaut put continuer:

– À dire vrai, j'ignore quel est son vrai nom, parmi la dizaine de faux noms qu'il utilisait régulièrement. Les premiers papiers d'identité qu'il m'a présentés portaient le nom d'Ignace Stanislavovitch Poretzky, puis il s'est fait appeler Ludwig, Eberhardt, Brandt, Bang et tant d'autres patronymes que j'ai oubliés.

»Quelle que fût sa véritable identité, je voulais vous demander, Commandant, de ne pas la révéler: je crains que nous soyons, mon fils et moi, poursuivis par les assassins.

Sans hésiter, Bataillard ordonna qu'une patrouille se rende dans la pension de Territet où elle était descendue et, après perquisition, s'assure de la sécurité du jeune Roman, douze ans.

– Par ailleurs, ajouta-t-il, nous allons désormais désigner votre défunt mari sous une identité d'emprunt, disons Reiss…

La femme acquiesça sans conviction, et le pseudonyme qui allait faire le tour de la planète fut ainsi adopté en l'espace de quelques minutes, malgré les protestations de Potterat, qui s'indignait de cette usurpation, véritable camouflet à la mémoire de son maître Rodolphe Reiss, fondateur de la police scientifique locale (1).

Le faux passeport tchécoslovaque utilisé par Ignace Reiss

– Mon mari a dû quitter la Pologne très tôt, car il était communiste. En exil, il est vite devenu un agent du Komintern, d'abord en Allemagne, puis à Vienne où nous avons vécu de 1925 à 1933. En fait, il voyageait continuellement, et je ne le voyais guère: nous vivions pratiquement séparés. Mon dernier domicile, depuis quatre ans, était situé à Paris, 14 rue Raffé, et Ignace passait me voir de temps en temps, quand il logeait dans un hôtel de la ville, sous un nom ou un autre.

Le commandant Bataillard tenta d'en savoir plus:

– Pouvez-vous nous dire les noms des gens qu'il fréquentait ces derniers temps?

– Non, il ne souhaitait pas me tenir au courant de ce qu'il appelait ses petites affaires, et j'ai fini par comprendre qu'il valait mieux pour moi n'en rien savoir.

» D'autant plus que depuis quelques mois, précisément depuis les procès à Moscou et l'évolution de la guerre en Espagne, il s'était mis à parler de contre-révolution en Union Soviétique et voulait quitter le service. Il venait de refuser de rentrer à ce qu'il nommait le Centre, où il pensait risquer sa liberté. Mais ces derniers temps, même à Paris, il craignait d'être supprimé par les Soviets qui ne tolèrent pas qu'on les abandonne.

Une exécution du traître par ses anciens complices: ces propos confirmaient la première impression du commandant, lorsque je lui avais décrit l'emplacement des blessures. Je me souvenais qu'il avait alors parlé d'un châtiment à valeur exemplaire, effectué à visage découvert par des assassins que la victime devait connaître. Elsa Bernhaut avait des raisons d'avoir peur.

– Mais alors, crénom, pourquoi venir s'étriper par chez nous? Il ne pouvait pas se faire tuer à autre part? En France, on adore les crimes: Stawhisky, Alexandre II, le fameux sadique Harnot, Henry IV! On y tue même nos gensses, comme Marat ou les gardes suisses! Quelle mouche vous a donc piqué de venir nous enquiquignoler ici, pas?

La question qui taraudait Potterat depuis le début méritait d'être posée. Je la reformulai donc en des termes plus diplomatiques.

– Ignace connaissait passablement votre pays, il y séjournait fréquemment. (À ce moment sous le masque impassible du chef de la Sûreté vaudoise, je vis tout de même passer une petite étincelle d'inquiétude: pour la première fois il parut ne pas maîtriser de bout en bout la situation.) Nous pensions pouvoir nous mettre à l'abri pendant quelques mois, dans un village de montagne où personne ne pourrait nous retrouver. Le 11 juillet, à Paris, j'ai fait semblant de partir en vacances, avec mon fils, en prenant soin toutefois de ne donner notre adresse à personne. Nous avons séjourné dans un chalet de Finhaut, au-dessus de Salvan, loué sous le nom de Brandt.

– Le Russe blanc à Martigny, voilà-t-y pas qu'ils étaient déjà repérés, pas! proclama Potterat, qui décidément faisait tout pour rassurer le témoin. Heureusement, elle ne comprit pas le sens de cette interruption et poursuivit:

– Une semaine plus tard, soit le 18 juillet, mon mari nous rejoignait. Nous avons vécu à Finhaut tous les trois depuis cette date. Quelques messages nous sont parvenus via une adresse à Zurich, que je ne peux vous indiquer pour l'instant, mais plus tard je vous promets… Les lettres qui nous étaient destinées étaient réexpédiées par cette personne de confiance à Martigny, où la poste avait pour instruction de faire suivre, et Ignace allait prendre son courrier en poste restante, sous le nom de Bang, au Chatelard, où nous allions une fois par semaine. Vous savez qu'en Suisse, il n'est pas nécessaire de produire une pièce d'identité pour retirer du courrier, ce que mon mari disait beaucoup apprécier dans le cadre de ses activités professionnelles.

La perméabilité des frontières aux portefeuilles bien garnis, le confort des hôtels, la discrétion hypocrite de tous ceux qui ont à faire avec les touristes et l'accoutumance aux langues étrangères ont de quoi réjouir tous les espions du monde, ajoutais-je *in petto* pour ne pas blesser davantage cette femme.

Je lui présentai quelques-unes des adresses trouvées dans les papiers d'Ignace Reiss. Elle identifia immédiatement celle d'une femme qui servait de boîte aux lettres à Amsterdam, pour le lien avec un ami qu'elle ne se sentait pas non plus le droit de désigner ce jour-là, ensuite celle d'une amie à Vienne, et le nom d'un proche à New York, qu'elle décrivit comme totalement apolitique.

Nous tentâmes ensuite de reconstituer le déroulement de la journée du meurtre.

Fin août, Ignace Reiss avait écrit à une amie, qui travaillait elle aussi pour le compte du régime des soviets, afin de la mettre en garde: un rendez-vous fut fixé pour le samedi 4 septembre, dans un café de Lausanne.

– Ce matin-là, à 10h00, nous avons quitté tous les trois Finhaut pour Montreux-Territet; Ignace a poursuivi jusqu'à Lausanne. J'ai moi-même pris le repas de midi et laissé notre garçon à la pension Élisabeth. Au milieu de l'après-midi, j'ai retrouvé mon mari sur le quai de la gare de Lausanne, où il régnait une grande agitation. Il a alors acheté un billet à destination de Reims, car il devait rencontrer dimanche dans cette ville une connaissance dont j'ignore tout. Nous avons également acquis quelques timbres pour Roman.

– Savez-vous ce que votre mari a fait avant de vous retrouver?

– À ce qu'il m'a dit, il a pris une chambre au Continental, juste en face de la gare: il souhaitait partir de bonne heure dimanche matin.

«Tout, informations, rumeurs et même le contenu de ses bagages, tout ce que vous savez sur Walter Scott nous intéresse…» : les recommandations du mystérieux lieutenant-colonel Arroland me revinrent alors à l'esprit:

– Avait-il emporté une valise de Territet à Lausanne?

– Non, il n'avait rien emporté avec lui.

Un voyageur sans bagages attire toujours l'attention. Pour qu'on n'ait pas remarqué pas cette bizarrerie, Ignace Stanislavovitch Poretzky, alias Ludwig, Eberhardt, Brandt ou Bang était-il à ce point connu au Continental?

– Par le petit funiculaire, nous sommes montés ensuite de la gare au café convenu.

– Pouvez-vous nous décrire la femme que vous avez rencontrée là-bas? suggéra le commandant Bataillard.

– Elle a un visage rond, de type asiatique, des cheveux gris, en chignon. Ce jour-là, elle tenait un grand sac à main débordant d'objets de toutes sortes, ainsi qu'un chapeau de feutre noir. Le plus souvent, elle porte des lunettes à montures métalliques. Elle parle de nombreuses langues, et s'exprime parfois de façon étrange, en mêlant les différents vocabulaires, avec un fort accent allemand. Elle s'appelle Gertrude…

– Nom de bleu, la Schüpbach de l'hôtel de la Paix! s'étouffa Potterat, qui venait de comprendre un mot dans notre conversation.

(à suivre)

(1) Rodolphe-Archibald Reiss (1875-1929) Né en Forêt-Noire, après un doctorat en sciences à l'Université de Lausanne, il adopta la nationalité suisse en 1901. Cet ancien élève de Bertillon créa l'Institut local de criminologie. Son *Manuel du portrait parlé* fut traduit en dix langues et Louis Lépine, préfet de police de la Seine, préfaça son *Manuel de police scientifique*. Grand défenseur des Serbes durant la guerre de 1914-1918, il passa ses dernières années à Belgrade. Chose rare, il légua ses biens à l'État de Vaud. *(N. d. T.)*